

MON FILM

20^{frs}

Pierre CRESSOY
dans

DUEL à DAKAR

Production FILMS RADIUS

N° 385 — 6-1-54

DEBORAH. — Ann Blyth, née à Montkisko (New-York) le 16 août 1928, à les cheveux châtons, les yeux bleus et mesure 1^m55. Nous l'avons vue dans : *Le Roman de Mirlidon*, *Princesse des Deux*, *aux bouquets de Notre-Dame de la Liberté*, *Celle de nuit*, *Paris, La Princesse de Samaranie*, *Le Grand Caruso*, *Temple sur la colline*, *Le Monde lui appartient*. — Hedy Lamarr, née à Vienne (Autriche) le 9 novembre 1912, à les cheveux bruns, les yeux bleus et mesure 1^m55. Derniers films : *Les Conspirateurs*, *Terre ténébreuse*, *Samson et Dalila*, *Espionne de mon cœur*. — Ruth Roman, née à Boston (Massachusetts) le 23 décembre 1924, à les cheveux noirs, les yeux marron et mesure 1^m62. Nous l'avons vue dans : *Ce bon vieux Sam*, *Une incroyable histoire*, *Le Champion*, *Colt 45*, *Secrets de femmes*, *Barricade*, *Dallas ville frontière*, *L'Inconnu du Nord-Express*, *La Garce*, *à Maria-Maria* et *Le Souffle sauteur*.

ANDALOUSIE. — Pas de chance ! Il n'y a pas d'artiste né un 28 juillet ! Né le 29 février, en France, près de New-York, le 25 août 1917, à les cheveux châtons, les yeux bleus et mesure 1^m61. Marié à une actrice sculpteur et père de quatre enfants. Comédien, nous l'avons vu dans *Fronts invisibles*, *La Corrida de la Fera*, *Saramonche*, *L'Ange des monstres*, *Lili*, *Sandis*, *Les Chevaliers de la Table ronde*, il a fait également à Hollywood, la mise en scène, il est aussi couturier, danseur, écrivain, cavalier et écrivain. Nous n'avons pas mauvais goût. — Oui, Carmen Sevilla est doublée pour le

Entre nous

Le Camériste répond ici à toutes les questions d'intérêt général

à ce film. — Pourquoi me faire énumérer tous les interprètes d'un film ? Ces longues listes de noms sont fastidieuses, prennent une place considérable et n'intéressent que peu de lecteurs. Ce concours Au cinéma, de me demander la distribution complète, veuillez préciser l'intérêt qui vous intéresse particulièrement.

SWEETHEARTS. — Pour Esther Williams, déjà dit et redit. — Danny Kaye (David Kaminsky) est né à Brooklyn, près de New-York, le 18 janvier 1923. Tourné depuis 1943. Marié à Sylvia Fine et père d'une petite fille, Deanna Suzanne, née en 1946. Liste de ses films donnée et redonnée.

YAN. — Georges Marchal né le 24 novembre 10 janvier 1900. Liste de ses films donnée et redonnée. Avec sa femme, Dany Robin, il a tourné : *Les Passagers*, *Le Voyageur introuvable*, *La Soif des hommes*, *Le Plus joli péché du monde*, *Deux heures de bonheur* / *J'aperçois*.

MA PETITE POLIE. — Qui appelez-vous Kostya Dupuis ? Claudine, peut-être ? ... Pour les distributeurs de films, voyez ma réponse à **BELLA CANTATA**.

FUTURE VEDETTE. — Gaston Jacquet fut un artiste du film muet ; je n'ai malheureusement pas de renseignements sur lui. Tous mes regrets. — **CLAUDY PATRICK.** — J'ai donné souvent, ici, les conseils d'usage aux aspirants artistes. Lisez attentivement ce courrier et ne vous dissimulez pas les difficultés de ce métier, l'un des plus difficiles qui soient. — A quel artiste vous pourriez écrire ? Mais à celui qui vous plaît le plus, il me semble. — Nous transmettrons vobiscourriers votre lettre.

VACANCES 35. — *Voyage à trois* a été tourné en Italie. — La meilleure interprétation de Pier Angeli est certainement *Demain, il sera trop tard*. — Voyez ma réponse à **BELLA CANTATA**.

MINOI. — Oui, écrivez à cette adresse, mais non pas à Paris (16^e) ! A Neuilly (Seine). — Ingrid Bergman a tourné récemment *Notre Italie*, puis un des sketches du film *Nous, les femmes*, le tout sous la direction de son mari, Roberto Rossellini. Nous n'avons pas encore vu ces films en France.

POUR UN BEL ITALIEN. — Rosanna Brazzi est née à Bologna (Italie) le 15 septembre 1917. Mariée depuis 1940 à Lyda Bertolini. Il a les cheveux bruns, les yeux marron et mesure 1^m80. Nous n'avons récemment publié son interview.

J'AI RAISON. — Non, pas pour le numéro de téléphone ! — Pour *Au Grand Balcon*, voyez notre n^o 186 consacré à ce film. J'en ai complété la distribution dans notre courrier des n^{os} 197, p. 2, et 207, p. 8. — Le premier film de Gregory Peck paru en France fut *Les Ciel du royaume*. — Gaby Morlay est née à Angers le 1^{er} février 1907.

ANAC. — Yves Vincent, divorcé de Jacqueline Huet, n'est pas remarqué. — Jean Raux, quarante ans. — Pour les distributions de films, voyez directement ma réponse à **BELLA CANTATA**.

D. BÉBERT. — Dans *El Paso*, *ville sans loi*, John Payne joue l'avocat Fletchier, et Hedy Lamarr, Suzanne. — Oui, les Indiens des westerns sont authentiques ; ils ne manquent pas, aux Etats-Unis. — Christian Four-

cade habit Paris. Ses films : *La Malédiction*, *Dernier amour*, *L'Inconnu n^o 23*, *Le Marié de nuit*, *Trois Idiots*, *Madame Caroline chérie*, *Un grand patron*, *Le voyage en Amérique*, *Brelins d'as*, *Le Petit Prince et le Prince*, *Le Prince et la Petite Garçon perdu*.

CATHERINE RUSSELL. — Michelle Francey est née le 16 octobre 1919. — Mireille Balin (vrai nom) est née le 20 juin 1924 à Paris. — Marie-Louise est née le 29 avril 1907. Derniers films : *Son dernier Noël*, *Tourneurs* (avec Blanche Bignon).

RAYON D'OR. — Dany Robin (vrai nom) est née à Paris le 14 avril 1927. Mariée à Georges Marchal depuis 1951 et mère d'une petite Frédérique. Elle a les cheveux bruns, les yeux bleu vert et mesure 1^m63. J'ai donné et redonné la liste de ses films. Elle est venue au cinéma par le théâtre, et au théâtre par le Conservatoire, où elle fut une très brillante élève (1^{er} prix de danse à seize ans ; 1^{er} prix de comédie deux ans plus tard). — J'ai dit bien souvent ici comment on devient (comment on essaie de devenir, plutôt) acteur de cinéma. Lisez-vous attentivement ce courrier ?

AMOUREUSE D'ORSON. — C'est amusant, vos « trois monstres ». Vous avez le jugement vif, malgré votre jeune âge. J'espère que vous n'écrirez à nouveau. — Films d'Orson Wells acteur : *Gilroy Kane*, *Jane Eyre*, *Voyage aux pays de la peur*, *Le Criminel*, *La Dame de Shanghai*, *Demain viendra toujours*, *La Rose noire*, *Le Troisième homme*, *Le Vainqueur*, *Georgia*, *Capitaine O'Hell*, *Macbeth*, *L'Homme, la Bête et la Vertu*. — Nous avons publié *La loi du silence* (n^o 168).

MONGOL ET ROBINSON. — Raymond Bussières (vrai nom) est né à Ivry-la-Bataille le 3 novembre 1907. — Jacques Daquinne (vrai nom), le 20 novembre 1925 à La Madeleine-lès-Lille (Nord). — André Luquet (vrai nom), le 15 mai 1924 à Fontenay-sous-Bois (Seine).

LA CIGALE PROVENÇALE. — Georges Marchal (vrai nom) est né à Nancy le 10 janvier 1920. Marié à Dany Robin ; père d'une petite fille, Frédérique et de Martine Carol (Maryse Mourer) est née à Biarritz (Basses-Pyrénées) le 16 mai 1922. Divorcée de Steve Ké, fiancée à Christian-Jaque. — Ludmilla Tchérina (Monique Tchermenzin) est née à Paris le 10 octobre 1925. Veuve du regretté Edmond Luddon, remariée depuis le début de 1953.

ARMAND COLLARO. — Et le pseudo ? — Hedy Lamarr est née à Vienne (Autriche) le 9 novembre 1912. Divorcée depuis 1951 pour la cinquième fois. Époux successifs : Fritz Mandl (en Autriche), puis, à Hollywood : Gene Markey, George Montgomery, John Loder et Ernest Stauffer. — Burt Lancaster, né à New-York le 2 novembre 1924, est marié et père de deux enfants. — Errol Flynn, né à Hobart (Tasmanie) le 10 juin 1909, est marié pour la troisième fois et père de trois enfants.

AMOUREUX DE MAUREN. — Trois questions, et non une série de vingt-sept questions. — *Le Vaisseau dans l'ombre* a été tourné en 1945. — *Pavillon noir*, en 1945. — *Le Mariage de Ramonchito*, en 1940.

PIANOTEUSE. — Charmante lettre. Mais oui, votre écriture est lisible et agréable, ce que j'apprécie fort, croyez-le bien ! — Non, Orson Welles n'a aucun rapport avec le regretté et grand

romancier anglais H.-G. Wells ! Quelle idée ! — C'est Michael Mac Linnam qui jouait Lupo dans le film *Othello*. — Johnny Weissmuller, quarante-huit ans (comme le temps passe !), 1^m90.

MARCEL. — La chanson chantée dans *La Fille du Bois-Mauduit* s'appelle *Soir sur la forêt* ; elle a été écrite en France ; demandez-la au marchand de musique le plus proche. Mais veuillez noter que je ne puis donner de renseignements d'ordre musical, car je n'est pas de ma compétence... Ceci dit, je serai toujours heureux de vous lire, si vous ne parlez cinéma.

CACTUS D'ALGERIE. — Vous appelez « vedettes » des personnes qui ne le sont pas ou ne le sont plus. Ces acteurs tournent peu, soit parce que l'heure de la célébrité est passée pour eux, soit parce qu'elle n'est pas encore venue (ou ne viendra jamais). — Votre choix est valable, mais je doute que vous ayez vu jouer tous les vraiment bons acteurs, d'Italie et d'Angleterre notamment.

AMOUR INCONNU. — Nous n'avons pas publié les films que vous citez ; nous regretts. J'ignore absolument où vous pourriez vous les procurer. Non, nous ne sommes pas ici d'analyses graphologiques.

YEUX BLEUS. — *Éternel conflit* a été réalisé en 1946. — *L'Exilé*, en 1947.

DANIEL ROBIN. — Dany Robin a été mariée à Georges Marchal, dit présumée Frédérique. Je ne suis pas responsable des renseignements qui paraissent ailleurs...



Ramon NOVARRO

Ben-Hur

(1927) (Photo M.-G.-M.)
chant (et pour le dialogue français) dans *Andalousie*.
BOB DRISCOLL. — Nous ne pouvons pas publier tous les films ! — Les droits du *Passé-Marcel* sont réservés par l'auteur. Impossible, par conséquent, de publier ce film. — La photo de Rita Hayworth a paru en page 16 de nos numéros 15, 19, 24 et 371.

VENT D'HIVER. — Je suis bien curieux de savoir où vous avez vu *Le Méridien de minuit* ; a obtenu l'Oscar du meilleur film à Hollywood. — Il n'a jamais été question ! — Non, les acteurs ne sont pas réellement maltraités ni fouettés dans les scènes de tortures. Vous avez d'étranges idées ! — Nous avons publié *Sous le plus grand chapiteau du monde* (n^o 284). Films Univers, 33, Champs-Élysées, Paris (8^e).

MONICA DASSARY. — Errol Flynn, cheveux châtons, yeux bleus, 1^m82. — Ricardo Montalban, 1^m77, cheveux bruns, yeux marron. — Joan Fontaine, née à Tokio (de parents anglais) le 22 octobre 1917, cheveux blonds, yeux bleus, 1^m60. Liste de ses films donnée et redonnée. Les plus récemment écrits en France : *Les Amants traqués*, *Lettre d'une inconnue*, *La Valse de l'empereur*, *Les Amants de Capri*, *Tombé*, *Pages glorieuses de Boccace*.

LE SON. — Vera Clouzot est la femme de H.-G. Clouzot. Nous publions sans doute *Le Retour de Don Camille*. — Pour Martin Monroe, voyez ma réponse à **VIVIAN**.

MESSALINE. — Danielle Darrieux est née à Bordeaux le 1^{er} mai 1919. — Je ne sais pas encore si nous publions les films que vous citez.

BELLA CANTATA. — Pour *No No Nanette*, voyez notre n^o 257 consacré



FALCONETTI

La Passion de Jeanne d'Arc (1927) (Photo R. Macé)

TOUJOURS MOI. — Soyez gentille de bien vouloir vous conformer à l'indication donnée ci-dessus à **BELLA CANTATA** concernant les distributions de films.

VIOLETTE DES TUILERIES. — Impossible de publier *Violettes impériales* ; les droits en sont réservés par les auteurs. — Simone Valère est née à Paris le 2 août 1923. Elle a tourné : *Le Voyageur de la Toussaint*, *Pont-carré*, *Camille*, *notre*, *Le Renouveau de Roger-la-Honte*, *La Vie en rose*, *Le Cavalier de Croix-Mort*, *Deux amours*, *Maman*, *Bay*, *Le Beauté du diable*. *Ma femme est formidable*, *La Nuit est mon royaume*, *Jocelyn*.

TOUJOURS-BAINS. — Le film *Deux* n'a pas été tourné à Paris, sous ce titre du nom de Mettzer sur la voie avec quelques détails ; je pourrai peut-être vous renseigner alors. — Oui, tous les films étrangers que nous publions sont doublés en français.

MAIOU. — L'interview d'André Chéreau paru dans notre n^o 160. — Oui, André Claveau a une maison dans la vallée de Chevreuse, qui est d'ailleurs son domicile (à Paris). — Quant à la villa au bord de la mer, c'est possible, mais je ne suis pas au courant.

ROSE DE CHINE. — Ava Gardner, yeux verts. — Adele Jergens, yeux marron. — Robert Taylor, yeux bleus. — Trois questions.

MAMBO. — Pour les portraits d'artistes format carte postale, écrivez à la Maison Soulaige, 16, passage des Panoramas, Paris (1^{er}).

LES TROIS MOUSTAIRES. — Marie-France répond, en général, — Martine Carol, trente ans. — Alan Ladd, quarante ans. — (Suite pages 8 et 9.)

MON FILM

CINÉ POUR TOUS

TOUS LES MERCREDIS, 5, boulev. des Italiens, PARIS (2^e)

Rédacteur en chef : Pierre HENRY.

Abonnements, France et Colonies :

1 an. 780 fr. 6 mois. 420 fr.

Compte chèques postaux : Paris 5692-59.



Duel à Dakar

SUR le terrain d'aviation de Nonancourt se déroulaient les premiers essais d'un nouvel avion à réaction. Tandis que l'appareil survolait le terrain avec une souplesse et une vitesse impressionnantes, le constructeur, Reinhardt, suivait ses évolutions d'un regard satisfait. Il sourit à l'élégante jeune femme, capiteuse, sûre d'elle, qui se trouvait à ses côtés.

— Content? demanda tendrement la jeune femme.

— Très content, ma chère Irène! répondit Reinhardt. Les résultats dépassent mes espérances!

Reinhardt était un remarquable inventeur, mais un homme assez candide. Très amoureux d'Irène, il était certain de l'honnêteté de cette danseuse de boîte de nuit de laquelle, pourtant, il ne savait rien, sauf qu'elle était la vedette du

Caprice, cabaret agréable, à prétentions exotiques. Mais le Service des Renseignements se méfiait de la belle Irène. L'aviation de Reinhardt intéressait la Défense nationale : le S. R. avait donc décidé de protéger la personne et les travaux de l'inventeur. Un attentif garde du corps, Julien, accompagnait Reinhardt partout.

À l'ouest du terrain, dans la villa du gardien, le S. R. avait également posté trois de ses hommes : Fred, Martin et Bertrand. Les essais du jour étaient secrets et de la plus haute

importance. Les trois agents, jumelles en main, observaient tout ce qui se passait sur le terrain.

— Reinhardt a encore éprouvé le besoin d'amener cette poule! grommela Bertrand en contemplant Irène. On a des renseignements sur elle?

— Rien au fichier, soupira Fred. D'ailleurs, Julien la surveille!

En effet, à l'autre bout du terrain, Julien ne laissait guère à Irène le loisir d'être seule avec Reinhardt. Il suivait le couple comme son ombre. Finalement, Irène décida qu'elle rentrerait à Paris et s'approcha de sa voiture.

— Je viendrai ce soir au *Caprice*! promit Reinhardt. Nous souperons après votre numéro.

— Serez-vous des nôtres, monsieur Julien? interrogea suavement Irène.

— Si j'étais libre, ce serait avec joie! répliqua calmement le jeune homme.

— Avec joie! souligna ironiquement la danseuse. Ça vous changerait!

Irène partie, Reinhardt et Julien se remirent à observer les évolutions de l'avion.

— Vous ne trouvez pas vos précautions un peu excessives? sourit Reinhardt.

— C'est à cause de M^{lle} Irène que vous dites ça! fit remarquer Julien. Je ne la soupçonne pas particulièrement. Mais j'ai des ordres. Vous

DUEL A DAKAR

Réalisation de Claude ORVAL et Georges COMBRET.

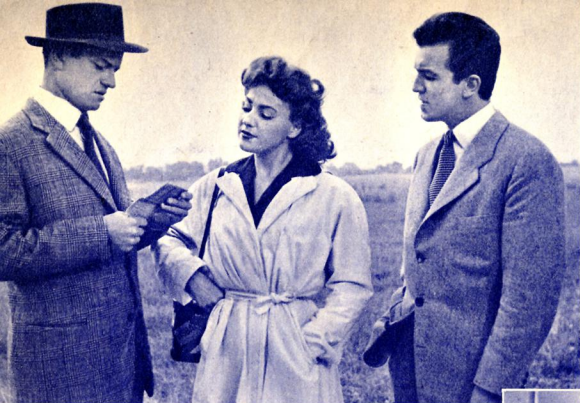
Scénario original de Claude ORVAL.

Adaptation et dialogues de Claude ORVAL et Georges COMBRET.

INTERPRÉTATION :

Robert Vernier	Maurice REGAMEY.
M. Pascal	Pierre CRESSOY.
Monique	Lyaiane REY.
Julien	François PATRICE.
Irène	Irène de TREBERT.
Martinal	Alexandre RIGNAULT.
Doirel (chef du S. R.)	René BLANCARD.
Vaminy	Raoul MARCO.
Fred	Jean GAVEN.
Reinhardt	Jacques DYNAM.
Martin	Michel FLAMME.
Marco	Paul AZAIS.

Production FILMS RADIUS.
Récit de Camille CASTEL.



Monique montra sa carte à Fred et à Martin.

n'auriez pas dû l'amener sur le terrain. — Ne vous inquiétez pas! s'écria Reinhardt avec chaleur. Je réponds d'elle!

Pendant ce temps, Fred, Martin et Bertrand remarquaient la présence étrange, au nord du terrain, d'un homme en imperméable qui disparaissait derrière les arbres dès qu'il se sentait observé.

— Tu le vois? demanda Fred à Bertrand en lui passant les jumelles. Sur la droite, derrière l'arbre!

— Je ne vois plus rien par là! répondit Bertrand. Mais j'aperçois un autre type, sur la gauche... Il faut savoir ce que c'est que ces cocos-là! Prenez la traction!

Fred et Martin sortirent en trombe et montèrent dans la voiture qui attendait devant la villa. Arrivés sur les lieux, ils constatèrent que l'inconnu à l'imperméable était introuvable. Mais une silhouette mince était encore visible : celle que Bertrand avait signalée sur la gauche. En un instant, ils fondèrent sur elle.

— Qu'est-ce que vous faites là? cria Fred sans aménité. Et il resta bouche bée : la silhouette approchait docilement et devenait celle d'une charmante jeune fille en trench-coat, l'air spirituel et décadé.

— Monique Gambier, rédactrice au *Grand Journal* ! dit-elle en tendant sa carte.

— Par qui avez-vous su qu'on faisait des essais ce matin? gronda Martin.

— Un journaliste ne donne jamais ses sources d'informations! sourit Monique. Si vos chefs ne veulent pas que le papier paraissent, ils n'ont qu'à s'adresser à mon patron! Bye, bye!

Elle s'éloigna après une pirouette. Fred et Martin se regardèrent avec inquiétude : Monique Gambier était la sœur de Julien. En outre, elle était fiancée à un autre de leurs camarades, Robert Vernier.

— Vernier aurait bavardé? s'étonna Martin. — Sûrement pas! s'écria Fred. Je connais Vernier! Personne, en dehors de nous, ne sait qu'il fait partie du 2^e Bureau!

Fred et Martin retournèrent à la villa. Julien approchait, en compagnie de Reinhardt. Les deux agents prirent leur camarade à part et lui racontèrent l'incident Monique. Julien était éberlué.

— Ma sœur était là? murmura-t-il. — Oui, dit Fred. Je vais faire téléphoner au *Grand Journal* qu'on arrête son papier. Tu ne crois pas que Robert...

— Vernier n'aurait jamais fait une gaffe pareille! affirma Julien. Monique le croit journaliste comme elle. Non, non... Mais ma sœur a ce métier de reporter dans le sang. Elle a de l'instinct...

— Allons donc! reprit Fred. Il a fallu qu'elle soit renseignée!

Julien rejoignit Reinhardt et l'accompagna dans les sous-sols de la villa. Là, Julien ouvrit un coffre-fort destiné à renfermer les précieux plans de l'avion Reinhardt. L'inventeur allait placer les documents dans le coffre lorsque soudain il se ravisa. Après tout, les inquiétudes du S. R. étaient peut-être fondées. Quelqu'un convoitait peut-être les plans. Reinhardt reprit une partie des documents et les mit dans sa poche.

Cette précaution inattendue sauva une partie des plans : le lendemain, alors que Bertrand et le gardien étaient seuls dans la villa, ils furent attaqués par deux hommes dont l'un avait eu l'habileté de se vêtir en agent de police. Le gardien, à demi assommé, se défendit de son mieux et parvint à déclencher la sonnerie d'alarme. Bertrand apparut aussitôt : les deux bandits sortaient du sous-sol, dont ils venaient de

vider le coffre-fort. Bertrand se jeta sans hésiter dans la bagarre et parvint à blesser mortellement l'un des bandits, Marco. Mais le faux agent, après avoir mis Bertrand k.-o., s'enfuit à toutes jambes, emportant les documents du coffre-fort.

Une traction noire attendait les bandits à l'orée du terrain. Le faux agent y retrouva son chef, l'élégant et flegmatique M. Pascal, qui s'étonna de le voir revenir seul.

— Marco s'est fait descendre! murmura le faux agent, haletant. Mais j'ai les plans. Partons vite!

La traction noire s'élança sur la route. Pendant ce temps, Bertrand, revenant à lui, courait au dehors dans l'espoir de rencontrer Fred et Martin. Précisément, ceux-ci, qui venaient de faire une tournée d'inspection sur le terrain, reparaissaient :

— La traction noire, là-bas! cria Bertrand en désignant l'automobile en fuite. Vite! Ils ont les documents!

Martin prit le volant de la traction du ser-



Pascal et Irène regurent un coup de téléphone du chef.

vice. Fred sauta à ses côtés, et une poursuite farouche s'engagea. Bertrand, tout en frottant son crâne endolori, regagna la villa et se mit à donner des soins au portier que les bandits avaient mis fort mal en point. Quelques temps après, Julien apparaissait, suivant Reinhardt. Bertrand les mit au courant du vol.

— Votre geste d'hier limite les dégâts! soupira Julien en s'adressant à l'inventeur. Mais quelle histoire!

L'histoire se compliqua encore avec le retour de Fred et de Martin : ils revenaient bredouilles. L'auto des bandits leur avait échappé.

— Que va dire le Patron! murmura Fred en se jetant dans un fauteuil.

— Nous avons tout de même fait une prise! déclara Bertrand en sortant un papier de sa poche. J'ai trouvé ça en fouillant le gangster qui a été descendu.

— Message en code! constata Julien en se penchant sur le document. Drôle de rébus! Heureusement que, dans le service, nous avons un as du déchiffrement! Je vais immédiatement voir le Patron.

Doirel, chef du S. R. (« Le Patron », disaient tous ses agents), et son adjoint Vaminy écoutèrent avec attention le récit de Julien. On fit déchiffrer le message trouvé sur le cadavre de Marco. Traduit en clair, le document apporta des précisions sensationnelles :

— Ça continue! constata le Patron. Toujours le « N° 1 », l'homme à abattre! Trafic par cargos, armes automatiques...

Mais rien qui permette l'identification! Pourtant, cette fois, nous avons une indication : « Prendre ordre à Dakar... »

— Ah? fit Vaminy. Dakar serait le centre... Intéressant...

— Je vais confier l'affaire à Robert Vernier, reprit Doirel. C'est le plus qualifié.

— Ça, pas de doute! approuva Vaminy.

Quelques instants plus tard, Robert Vernier était introduit dans le bureau du Patron. Doirel le mit rapidement au courant :

— Les plans d'un prototype viennent d'être volés. Le coup a raté en partie, comme nous l'a expliqué Julien, qui vous mettra au courant. Mais cette affaire passe au second plan. Julien la suivra en attendant votre retour. Car voici plus important : le « N° 1 » dirige, à Dakar, un énorme trafic d'armes. Vous allez prendre le premier avion pour Dakar. Un de nos agents, Berthier, est sur place. Prenez contact avec lui dès votre arrivée et faites pour le mieux. Julien, donnez à Vernier tous les renseignements que vous avez sur l'affaire.

Julien entraîna affectueusement le fiancé de sa sœur. Dès qu'il en eut terminé avec son futur beau-frère, Robert courut chez Monique : il avait hâte d'embrasser sa fiancée, qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs jours.

* *

Dans l'élégante villa des environs de Paris qui lui servait de repaire, M. Pascal contemplant avec satisfaction une grande enveloppe posée sur son bureau ; elle contenait les plans de l'avion Reinhardt dessinés à Nonancourt. M. Pascal était épanoui : les ordres du chef étaient exécutés. Ce chef, le mystérieux « N° 1 ». Pascal ne l'avait jamais vu. Il ne connaissait que ses ordres, qui lui parvenaient par téléphone, ou par l'intermédiaire d'autres agents de « N° 1 ».

M. Pascal se tourna vers Irène, qui se penchait sur lui en



— J'étais en reportage ! dit malicieusement Monique à Robert.

souriant amoureusement.

— Joli coup! dit Pascal. Et sans histoires!

— Sauf pour Marco, qui y est resté! fit observer Irène.

Pascal balaya ce souvenir d'un geste qui signifiait : « Bah! C'est le risque professionnel! » Puis, comme le téléphone sonnait, il prit l'appareil, écouta longuement. Pendant qu'il écoutait, de seconde en seconde, l'air satisfait quittait son visage pour faire place à un désappointement rageur. Enfin il raccrocha et dit à Irène :

— C'était le chef. Nous sommes refaits, paraît-il. Nous n'avons qu'une partie des plans. Le reste a été enlevé par Reinhardt...

— Reinhardt? s'étonna Irène. Cet idiot s'est quand même méfié! Mais, sois tranquille, chéri : j'en ferai ce que je voudrai, du petit inventeur!

— N'agis pas avant mon retour, reprit Pascal. Ordre formel! l'affaire de Dakar await tout. Je pars immédiatement.

* *

Monique accueillit son fiancé par une explosion de reproches tendres :

— Enfin, vous voilà! Mais, mon amour, cette vie est insupportable! Vous disparaissiez pendant des jours! Si c'est cela l'existence que vous me préparez! Faites attention : je suis jalouse!

— Chérie! soupira Robert. Je venais justement vous dire que je pars demain pour la dernière fois. Je vais chez mon oncle... à Tunis... pour une dizaine de jours. Mais, au fait, je vous ai appelée hier matin : personne! Où étiez-vous?

— Reportage, mon cher confrère! dit malicieusement Monique. A Nonancourt! On essayait dans le plus grand secret un avion à réaction! Ah? Vous êtes épaté! Pour une fois que je vous grille, vous...

— Monique! interrompit Robert d'une voix changée. De qui teniez-vous cette information? Je vous en supplie, répondez-moi, c'est très grave!

— Un coup de téléphone anonyme! avoua Monique. Une voix de femme. J'ai d'abord cru à une blague, et puis je me suis dit que ça valait d'être risqué...

Robert se ressaisit, n'insista pas davantage et fit à sa fiancée de tendres adieux. Quelques jours après, il arrivait non point à Tunis, mais à Dakar, où, suivant les ordres du Patron, il prenait contact avec Berthier.

L'agent Berthier, alerté par Doirel, avait recueilli tous les renseignements nécessaires à l'accomplissement de la mission de Robert. Mais il se sentait poursuivi, et, à l'instant où il sortait de son hôtel pour aller rejoindre Robert Vernier, un coup de feu fut tiré dans sa direction et ne le manqua que de peu. Pourtant, Berthier se rendit, comme convenu, dans un bar où se trouvait également Vernier et où il fit mine de s'enivrer. Sous le couvert d'une conversation d'ivrogne qui se prend de sympathie pour un autre buveur, Berthier parvint à donner à Robert les renseignements indispensables :

— Un seul bateau répond aux indications du message déchiffré, murmura Berthier. Le Triton, cargo mixte, départ après-demain, six heures. Quatre cabines, mais jusqu'à présent tu es le seul passager. Je te glisse ton billet dans ta poche, attention. Surveillance particulièrement le second, un nommé Martinalz. Le commandant est un drôle de type, mais je ne crois pas qu'il soit dans le coup.

Puis Berthier proféra à voix haute quelques propos incohérents et avinés; et il se dirigea vers la porte en titubant avec beaucoup de naturel. Dès qu'il fut sur le trottoir, une rafale de mitraillette retentit. Berthier s'éroula, touché à mort, tandis que ses meurtriers s'enfuyaient en voiture. Robert se trouva porté, par le flot des curieux, auprès de son camarade assassiné.

— Pauvre type! murmura le barman. Ils ne l'ont pas manqué! Vous le connaissiez? reprit-il en s'adressant à Robert.

Robert, bouleversé, fit effort pour répondre négativement, car il était plus que jamais indispensable de tenir secrets les agissements du Service. Et il s'éloigna en hâte.

* *

Le Triton appareilla à l'heure et au jour dits. C'était un rafian hors d'âge, mais qui naviguait bien et était bien entretenu. Il transportait beaucoup de

Berthier rejoignant Robert dans un bar.



fret, peu de passagers. Les hommes d'équipage étaient une quinzaine tout au plus. Robert observa, dès le départ, le commandant, Nicolas Fourestier, excellent marin aux allures brusques, à la bonhomie capricieuse et déconcertante; et son second, Martinzal, brute silencieuse à l'œil fureteur. Par quoi allaient commencer ses mésaventures ?

Le premier épisode fut peut-être celui auquel il s'attendait le moins. Il avait entendu dire qu'un second passager, au dernier moment, avait pris place à bord. Quand Robert rencontra ledit passager dans la coursive, il faillit suffoquer d'étonnement : c'était Monique.

— Eh bien ? triompha la jeune fille. Vous passez par Dakar, vous, pour aller à Tunis ? Je me suis dit : « Il est sur un reportage sensationnel ! Alors... »

Sans écouter plus longtemps la jeune fille, il l'entraîna dans sa propre cabine, qu'il ferma soigneusement.

— Monique, dit gravement Robert, vous avez encore reçu un coup de téléphone anonyme, n'est-ce pas ? La même voix de femme ?

Étonnée par le ton de son fiancé, Monique acquiesça silencieusement.

— Voilà ce qu'ils ont trouvé pour me paralyser ! murmura Robert. Ils pensent que votre présence ici me fera renoncer à tout...

Il y eut un silence. Ce fut Monique qui reprit, en abandonnant, cette fois, son persiflage de commande :

— Robert, le journalisme, pour vous, c'est une façade, n'est-ce pas ?

Le jeune homme la regarda avec surprise. Puis il renouça à se dérober :

— Alors, puisque vous avez compris, pourquoi faites-vous leur jeu ?

— J'ai simplement pensé que vous courriez un danger, expliqua Monique avec douceur. J'ai voulu le courir avec vous. Je suis venue à Dakar.

— Mais comment avez-vous su que je m'embarquais sur ce bateau ?

— Mon confrère de Dakar a suivi l'affaire de l'homme exécuté à la sortie d'un bar, répondit Monique. Votre signallement a été fourni par le barman. Et la police a su que la victime avait retenu un passage sur *Le Triton*. C'est à ce moment que j'ai commencé à comprendre. J'ai surveillé ce cargo, je vous ai vu monter à bord. Voilà...

Robert était ému, mais également très inquiet. Pour être certain que Monique ne se livrerait pas à quelque imprudence, il enferma la jeune fille, malgré ses protestations. Puis il monta sur le pont. Il tomba au beau milieu d'une bagarre : deux matelots luttaient silencieusement, à grands coups sourds. Quel conflit mystérieux divisait l'équipage ? Robert se prit à penser qu'une partie seulement des hommes devait appartenir à la bande de « N° 1 ». Et où était le commandant Fourestier qui, depuis l'appareillage, n'avait pas reparu ? On était maintenant en pleine mer. Mais Robert en savait assez en navigation pour comprendre que *Le Triton* avait changé de cap. Décidément, l'aventure était commencée.

Pour aider ses réflexions, Robert se jeta au milieu du combat et mit k.-o. le matelot agresseur.

— Merci, monsieur Vernier ! lui chuchota l'autre combattant. Prenez garde, vous êtes menacé aussi ! Le commandant est...

Il n'acheva pas et s'éclipsa en hâte, car il venait d'apercevoir Martinzal qui approchait.

— Mais c'est mon pistolet ! s'écria Robert en regardant ironiquement Martinzal.

Robert prit un air désinvolte et regagna sa cabine en sifflotant. Son retour fut bien accueilli par Monique,

qui tournait dans la cabine comme un ravissant fauve en cage.

— Au nom du ciel, Robert, que se passe-t-il ? s'écria la jeune fille.

— Une bagarre de matelots, répondit Robert. Et le cargo a changé d'itinéraire. Attendez, chérie, il faut que je vérifie quelque chose.

Il ouvrit sa valise. Visiblement, celle-ci avait été visitée. Pourtant, on avait dérobé peu de choses. Un seul objet manquait : le pistolet automatique de Robert.

Lorsque, le soir venu, les passagers se présentèrent au carré des officiers pour le dîner, ils n'y trouvèrent que Martinzal et le chef mécanicien. On leur apprit que le commandant Fourestier, subitement souffrant, ne quitterait pas sa cabine. Robert et Monique échangèrent un regard entendu. Mais, durant tout le repas, ils s'appelèrent « Monsieur », « Mademoiselle » et tirèrent de joyeux propos futiles, comme deux bons touristes un peu innocents.

Après le dîner, Robert proposa une partie de belote. Martinzal, qui avait appris bien des secrets de tripot, accepta avec joie : il était sûr de gagner tout ce qu'il voudrait au brave M. Vernier. Mais Robert connaissait mieux encore que Martinzal la manipulation des cartes. Au grand désappointement du second, le passager gagna effrontément. Pour expliquer ces prouesses inattendues, Robert consentit ensuite à faire quelques tours de prestidigitation avec le jeu de cartes. Il fit sortir l'as de carreau de la manche du second et le valet de pique de sa casquette. Puis, toujours riant, Robert découvrit un objet dans la poche de Martinzal :

— Nom d'un chien ! s'écria Robert. Mais c'est mon pistolet ! Vous êtes beaucoup plus fort que moi, capitaine ! Faire passer ce pistolet de ma valise dans votre poche, ça, c'est du beau travail !

Il tenait fermement son arme, qui était chargée et prête à fonctionner. Martinzal comprit que le passager était plus



malin qu'il n'eût cru. Monique se joignit à l'ensemble en jouant à merveille, d'une petite voix pointue, la dame qui n'a rien compris et qui a peur :

— Monsieur ! supplia-t-elle. Ne jouez pas avec ça ! C'est dangereux. Et puis, tous ces tours de passe-passe m'ont donné mal à la tête ! Bonne nuit, capitaine !

— Vous avez raison, mademoiselle ! approuva Robert. Allons nous reposer ! Ils sortirent sans que Martinzal, vexé, ait trouvé un moyen de les confondre. Il se permit de surveiller le petit passager trop ingénieux et de ne pas le ménager.

Le lendemain, Robert vint frapper doucement à la porte de Monique. Il fit signe à la jeune fille de venir dans sa cabine.



— Chérie, murmura-t-il, il se passe quelque chose. Les machines sont stoppées. On embarque des caisses, probablement les caisses d'armes prévues. Il faut que je sache qui les amène...

Soudain, Robert entendit un frôlement dans la coursive. Il se roula sur la porte de sa cabine, l'ouvrit brutalement : un matelot roula sur le sol. C'était un des hommes de Martinzal qui épiait le passager. Robert le ligota sur une chaise et le laissa à la garde de Monique. Puis il se glissa sur le pont. L'embarquement des caisses se poursuivait silencieusement. Un canot automobile les avait amenés jusqu'au *Triton*. Le canot avait également amené un homme, qui conversait avec Martinzal par phrases rapides et brèves. Robert n'entendait pas leurs paroles, mais il pensa que le nouveau venu, dont Martinzal recevait les ordres avec attention, pouvait être le fameux « N° 1 ». Ce n'était que M. Pascal, et Robert était loin d'en avoir fini avec la bande mystérieuse...

Pour l'heure, Robert, profitant de l'embarquement des caisses, qui occupait fort Martinzal et ses complices, décida d'aller délivrer le commandant Fourestier que les mutins tenaient probablement prisonnier. Il força la porte de la cabine du commandant, assomma le matelot commis à la garde de l'officier et entreprit de délier les cordes qui maintenaient celui-ci sur sa couchette. Fourestier, hors de lui, parlait de corriger Martinzal et d'exterminer tous les mutins.

— Martinzal avait changé le cap! expliqua-t-il en frissonnant sur ses membres endoloris. J'ai demandé des explications. Il m'a parlé d'un chargement à prendre aux Canaries, d'une grosse somme à gagner. J'ai flairé le trafic louche et j'ai refusé. Alors ils se sont jetés sur moi à six...

— Parlez moins fort, commandant! murmura calmement Robert. Voulez-vous attirer ici Martinzal et toute sa clique?

Robert entraîna le commandant dans la cabine où attendait Monique, revolver braqué sur le matelot ligoté. Fourestier, toujours bouillant, voulait régler le compte de ce dernier. Robert objecta qu'il y avait des tâches plus urgentes. Il expliqua au commandant que Monique était sa fiancée et qu'avec son aide on allait essayer de se tirer de l'aventure.

— Mes compliments, mademoiselle! s'écria le commandant. Vous aurez un mari à la hauteur!

— Accident de mer! jeta froidement Pascal. Ça arrive! Quant à la jeune fille... pourquoi les séparer? Ils voulaient justement être unis!...

Robert et le commandant, après avoir confié à Monique la surveillance du matelot prisonnier et de la coursive, se glissèrent silencieusement jusqu'au pont du cargo. Robert surprit un groupe de mutins et les intima en les menaçant de son arme. Le commandant Fourestier avait réuni les hommes desquels il était sûr, tandis que Robert découvrait, au milieu des mutins, Martinzal. Tenant son pistolet braqué entre les deux épaules du second, Robert obligea celui-ci à marcher jusqu'au poste de radio. Robert avait l'intention de faire envoyer un message à terre et de faire reprendre au *Triton* sa direction première. Mais l'homme assis devant le récepteur, casque aux oreilles, se retourna vivement, brandissant une arme : c'était M. Pascal.

— Toujours bagarreur, monsieur Vernier! sourit froidement le bandit.

— Vous me connaissez? répliqua tranquillement Robert.

— Oui, reprit M. Pascal. Pas comme journaliste... Je suis même venu de Paris exprès pour vous!

Robert contemplant avec satisfaction le nouveau venu, qu'il prenait pour le fameux « N° 1 ». En même temps, il percevait, sur le pont, le bruit d'une fusillade et les échos d'une bagarre entre les deux équipages du second, Robert obligea celui-ci à s'expliquer avec les mutins. Les machines s'étaient tues. Donc, Fourestier s'en était rendu maître et avait donné l'ordre de stopper pour réunir sur le pont la totalité de l'équipage. Si Robert parvenait à se débarrasser de Martinzal et du faux radio et à joindre Fourestier, le cargo et son fret échapperaient aux trafiquants. Robert, qui se tenait, mains hautes, devant M. Pascal armé, profita d'une seconde d'inattention du gangster qu'inquiétaient les bruits venus du pont : Robert se jeta vivement à terre, empoigna les jambes de Pascal, le roula sur le sol et l'assomma d'un coup de poing bien placé. Puis, devant Martinzal qui approchait, revolver brandi, Robert se laissa rouler sur le dos et, d'un violent coup de pied, fit perdre l'équilibre au second, qui tomba avec un juron. La tête de Martinzal heurta, dans la chute, l'angle du coffre émetteur. Robert se releva vivement, constata que ses deux adversaires étaient k.-o. et courut vers le pont.

Une bagarre furieuse s'y déroulait, opposant les éléments sains du *Triton* à la clique de Martinzal. Le commandant payait généreusement de sa personne, recevait et rendait les horions avec entrain. Robert vola à son secours. Quelques instants plus tard, le clan Fourestier était maître de la situation. On traîna les mutins dans la cale, où ils en enferma.

Satisfait, Robert pensa alors que Monique devait mourir d'inquiétude et il courut jusqu'à sa cabine pour rassurer la jeune fille. Un cri désappointé du commandant fit sursauter les jeunes gens :

Sacré tonnerre! s'écria Fourestier. Le second nous tire sa révérence! Il a un homme avec lui!

Monique et Robert coururent rejoindre Fourestier sur le pont. En effet, à bâbord, un canot automobile s'éloignait à toute vitesse. Martinzal et Pascal, tandis que se déroulait la bagarre, avaient repris leurs sens et filé sans demander leur reste...

— Où diable ont-ils déniché ce canot? gronda le commandant.

— C'est celui de l'homme qui est avec lui... le faux radio, expliqua Robert.

— La côte est à deux milles! soupira le commandant. Pour les avoir,

Irène, au bar, était en conversation avec Pascal.



Robert et le commandant montèrent silencieusement sur le pont.

Pendant ce temps, Martinzal avait amené Pascal dans le carré.

Les deux com-

plices décidaient du plan à suivre concernant les passagers.

— Alors, s'étonna Martinzal, c'est à cause de la présence à bord de ce Vernier que vous avez accompagné vous-même le chargement d'armes?

— Oui, répondit Pascal. Je savais qu'il était parti pour Dakar. Et je vois maintenant qu'il n'a pas tardé à trouver *Le Triton*!

— Je me méfiais de lui, reprit Martinzal, c'est pourquoi je vous l'ai signalé. Il s'est présenté comme journaliste.

— Oui, sourit Pascal. Officiellement, il est journaliste. Mais, officieusement : un des meilleurs agents du S. R.!

— Hein? murmura Martinzal, abasourdi. Alors, on le liquide?



(Suite page 10)



Quatre images de Michèle MORGAN dans *Les Orgueilleux*
(Photos Columbia Films)



Le rôle de Nellie est celui d'une femme transformée par les vicissitudes de l'existence



JE T'AIMERAIS. — Distribution de *La Famille Duraton* (1939) : Noël-Noël (M. Martin), Jules Berry (Samy), Marcelle France (M^{me} Martin), Blanche Brunoy (Lisette Martin), Pierre Viala (le fils Martin), Anne France (Nina), Carette (Paradis), Jean Gravier (le directeur), avec Jean-Jacques Vitale, Jeanne Sourza, etc. — Distribution de *L'Affaire du Courrier de Lyon* (1937) : Benoit-Lévy, Elya Parlo, Dorville, Hélène Robert, Jean Tissier, Alcover, Monique Joyce, Charles Dullin, Jacques Coeyan, André, Jean Piérier, Sylvia Bataille, Gilberte Génat, Jacques Varennes. — Distribution de *Le Train pour Venise* (1938) : Huguette Duhos (Caroline), Victor Boucher (Etienne), Max Dearly (M. Chardonne), Louis Verneuil (Michel Anclot).

JOLIE PLUIE D'ÉTÉ. — Dans *La Peine du talion*, Glenn Ford, Ellen Drew et William Holden. Pourriez-vous me préciser qui est, à vos yeux, « la principale vedette » ? — Ma photo dans *Mon Film* ? Vous n'y pensez pas, aimable amie ! Et moi incongruite, voyons !

Avec Raymond Pellegrin, nous étions restés sur un « à suivre ». Dora Doll nous donne le *je* de cette famille d'artistes et enseigne ce qu'il faut faire pour garder un mari.

ORIGINES SLAVES

— J'avais un an quand la France m'a accueillie... Mon père était russe et banquier. Mais je suis née à Berlin, et j'ai fait mes études à Paris.
— Jusqu'où ?
— J'ai travaillé pour le bachot, mais je ne pensais qu'au théâtre. Je jouais à l'actrice ; j'attendais avec impatience l'âge de monter sur une scène sans faire scandale dans la famille.
— Avez-vous, alors, choisi un guide ?
— Oui : Louis Jouvet... Il m'a fait entrer au Conservatoire comme auditrice.
— Avant ou après la guerre ?
— Avant. J'ai tourné quarante-cinq films comme figurante... Puis il y eut la guerre. Je suis partie pour Nice.
— C'est alors que vous avez fait la connaissance de Raymond Pellegrin ?
— Nous nous sommes connus dans le travail, et nous nous sommes aimés.

Je contemple, un court instant, cette fille superbe et :
— Vraiment, votre mari ne doit plus rien avoir à désirer...
— Elle rit. L'aile blonde de ses cheveux lui légèrement son visage.
— Nous avons vécu ensemble dix ans. Six ans de vie commune et quatre ans de mariage.

— Et il y a Danielle ?
— Qui ne craint que son père. Elle se moque éperdument de mon autorité, explique Dora Doll, en parlant de cette petite fille qui fait le bonheur de leur union.
— Votre mari m'a dit que vous viviez tous deux très retirés.

— Raymond n'aime pas sortir, dit la jeune femme. Je suis donc très privée, car j'adore le spectacle. J'irais bien plus souvent quand il tourne en extérieurs, mais je n'aime pas me séparer de ma fille, la laisser seule, même bien gardée, d'autant plus, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'elle est très dure et que, si je n'y prenais pas garde, ce serait elle la mère et moi l'enfant !

— Vous avez tourné beaucoup de films ?
— Avant la guerre et à Nice, des silhouettes ; une fois revenue à Paris, de vrais rôles. Dans l'ensemble : *Monsieur Scrupule, gangster, La Fille perdue, Maternité clandestine, Un homme marche dans la ville, La Rose Rouge, Entrez dans la Danse, Manon, Quai des Orfèvres, Identité judiciaire, La Passante, L'Envers du Paradis, La Foire aux Chimères, La Passagère, Rendez-vous avec la chance*, et, tout dernièrement : *Touchez pas au grisé*.

« J'ai joué un grand nombre de pièces des répertoires moderne et classique. Je devais interpréter le rôle de mes rêves dans *La Tendresse*...

— Espérons que votre rêve sera réalisé.

RECETTE DE BONHEUR

— Avez-vous une anecdote à nous donner ?
— J'étais, hier, dans ma chambre, avec

★ Entree

ÉPIS D'OR. — Renseignements sur Robert Taylor bien souvent donnés ici. Il vit et tourne à Hollywood. Divorcé de Barbara Stanwyck. Nous lui transmettrons votre lettre affranchie à 30 francs.

CACTUS. — Orane Demaris, née à Oran le 18 septembre 1904. Lisez son interview dans notre n° 226. — Jacqueline Porel, née à Dives-sur-Mer (Ain) le 11 octobre 1918. — Helena Carter, née à New-York le 17 mars 1922, à la cheville châtain, les yeux verts et mesure 1^m66.

RIEN QUE LUIS. — Oui, l'interview nouvelle de Luis Mariano paraîtra bientôt. — Je ne sais pas encore si nous publierons ces films. Des pourparlers sont engagés avec les scénaristes et producteurs.

ADM. D'E. FEUILLÈRE. — *Le Bal du Printemps* a été réalisé en 1951. — *Ena-*

★ LES AMOURS DE

DORA

donne une rece

Un récent portra



e nous

morada, en 1946. — Vous transmis à la Direction.

L'IDIOT NOIR. — Gérard Philippe est marié à une dame qui n'est pas actrice et s'appelait, lorsqu'il l'a épousée, Nicole Foucade. — Mettez « boulevard » et non « rue », et vous aurez la bonne adresse. — Les photos que vous voyez dans le halls des cinémas appartiennent au directeur de la salle, je suppose (à moins qu'il ne s'agisse de photos de films ; votre phrase n'est pas claire). Demandez-lui à quel studio photographique il se les procure.

MARTHEBÉNARD. — Et le pseudo ? Je ne donne pas d'adresses. — Louis Jourdan est marié à Berthe Tacart. — Debra Paget est célibataire. — Jeff Chandler est marié à Marjorie Hoshelle et père de famille.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR recherche les numéros suivants de *Mon Film* : 22, 28, 42, 50, 51, 52, 62, 72, 74, 99. Écrire à M. Roger Khaboz, B. P. Colbert 279, Marseille (B.-du-R.).

LECTEUR recherche les numéros suivants de *Mon Film* : 11, 14, 19, 22, 30, 32, 42, 43, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 56, 57, 58, 63, 65, 68, 69, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 93, 95, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 113, 116, 118, 119, 120, 124, 125, 127, 128, 129, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 141, 144, 145, 149, 150, 152, 154, 157, 163, 168, 198, 203, 237. Écrire à M. Fernand Mac Inair, 1121, Montroyal Est, Montréal P. Q. (Canada).

LECTEUR recherche les numéros suivants de *Mon Film* : 11, 16 à 22, 67, 70, 156. Faire offre à M. M. Lantheim, Petite-Braslie, Pélessaux (B.-du-R.).

LECTEUR achèterait les numéros suivants de *Mon Film*, en bon état : 2, 3, 5, 7, 8, 10, 11, 15, 20, 24, 25, 27, 29, 33, 65, 96, 138. Faire offre à M. Robert Dassaud, Boudes (P.-de-D.).

LES NOS VEDETTES

DORA DOLL

ette sentimentale

la massouée. Elle attendait que l'enfant sorte de la chambre pour me masser. Mais Danielle avait décidé de ne pas partir. Je me penchai vers mon enfant et lui dis doucement : « Danielle, » une petite fille à autre » chose à faire qu'à » regarder masser sa » maman ; sors, ma chérie, va rejoindre la » femme de chambre... » et de vous faire remarquer



Michèle MORGAN n'avait pas encore interprété de personnage aussi réaliste

Notre belle vedette se révèle dans ce film sous un jour tout différent



— Je me permets de vous interrompre et de vous faire remarquer que votre mari se compare à un pauvre ouvrier...
 — Il est du Midi... admet philosophiquement Dora Doll, qui continue : Mes prières ne venant pas à bout de l'entêtement de ma fille, je finis par lui dire : « C'est maman qui commande ! » Et lui donnai deux très petites tapes. Dès qu'elle fut sortie, en pleurs, j'en éprouvai déjà des remords.
 — En somme, comme le dit Raymond Pellegrin, vous êtes des gens heureux.
 — Bien sûr, nous habitons encore en meublé, et nous n'avons pas de voiture.
 — Cela viendra...
 — C'est pourquoi on n'a pas le droit de refuser des rôles, même quand ils ne plaisent pas... Il me tarde tant de trouver un appartement !
 — Vous n'êtes pas la seule...
 — Je crois avoir bon goût ; et, alors, je pourrai le prouver, dit la jeune femme.

Puis notre entretien bifurque sur la fidélité des maris...
 — Quand un homme est très tenté au dehors, il faut être encore plus gentille avec lui, déclare Dora Doll.
 — C'est-à-dire ?
 — Essayer de le reprendre par mille tricheries aimables.
 — Par exemple ?
 — Vraiment, me dit Dora Doll avec des yeux étonnés, vous n'entendez rien au mariage ?
 — Absolument rien ! m'écriai-je. Réfractaire par incompétence et par tempérament.
 C'est à son tour de croire ou de ne pas croire. Elle se donne gentiment du mal :
 — Voyez-vous, les petits plats, par exemple, c'est un moyen de retenir un homme...
 — Vous êtes donc bonne cuisinière ?
 — Très bonne. Je suis certaine que Raymond laisserait une rivale pour ma recette de spaghetti à l'italienne !
 — Si vous faites tous vos plats avec tant de soins, je ne m'étonne plus que Raymond Pellegrin soit pressé de rentrer chez lui... Et il y a votre beauté, qui compte, après tout !
 — Nous n'avons pas dix ans de vie commune, sans compter quelques nuages. Je conseille aux femmes mariées de feindre l'ignorance pour certaines aventures qui ne peuvent être que passagères, puisque la femme mariée garde le meilleur. Quand il y a anguille sous roche, en la matière, il faut surtout ne rien dire, ne pas montrer sa mauvaise humeur...
 » Nous sommes l'affection profonde, mais aussi celle que l'on voit tous les jours. Il faut lutter avec nos moyens et user de nos privilèges de femmes mariées pour gagner la partie contre ce qui doit être considéré comme des besoins d'évasion. Telle est ma recette pour la durée du bonheur en ménage ! »
 par Paule CORDAY-MARGUY.

it de Dora DOLL

(Photo Lucienne Chevret)





Fred se pencha sur Julien, que Charley venait d'assommer.

rien à faire! Essayons tout de même! Envoyons un message à terre!

Ils coururent jusqu'au poste de radio. Hélas! le poste était inutilisable. Avant de s'enfuir, Pascal et Martin, devinant que *Le Triton* chercherait à les signaler, avaient saboté les appareils.

— Solution? demanda Fourestier.

— Gagner Agadir à toute vapeur!

répondit Robert. Il faut que j'alerte Paris le plus vite possible.

Tandis que le commandant s'éloignait pour donner les ordres nécessaires, Robert tourna vers Monique un visage soucieux.

— Qu'y a-t-il, chéri? dit tendrement la jeune fille. On s'en est bien tirés! C'est épatant! Je ne regrette pas mon voyage! Dommage que ce soit votre dernière mission!

— Elle n'est pas terminée, répondit Robert. Je soupçonne l'homme qui s'est enfui avec Martin d'être le « N° 1 ». Or, nous sommes saufs, c'est entendu, mais lui l'est aussi...

— Et vous croyez qu'il ne va pas en rester là? interrogea Monique, alléchée.

— Monique! reprocha Robert. Si vous ne me jurez pas immédiatement de vous tenir tranquille, je donne ma démission en rentrant!

— Oh! non, Robert! gémit l'incorrigible reporter. Je serai sage, je vous le promets!

Alertés par Robert, les services de Doirel surveillèrent les avions susceptibles de ramener à Paris Martin et son complice. Les deux bandits, en effet, choisirent de regagner la France par les airs. Mais, devant que les aérodromes parisiens seraient surveillés, ils descendirent d'avion à l'escadre de Bordeaux. Julien et Martin, qui espéraient les cueillir à Orly, se trouvèrent bredouilles.

Julien décida de surveiller Irène. Il avait l'impression que la belle amie de Reinhardt pouvait l'amener à une piste intéressante l'affaire des plans volés. Ainsi, il parviendrait peut-être jusqu'à ce « N° 1 » que le S. R. poursuivait en vain.

Julien se rendit au *Caprice* et s'installa à une table, en client paisible. La boîte de nuit était pleine d'animation. En attendant l'attraction vedette, le ballet dont Irène était

l'interprète principale, de nombreux couples dansaient au son d'un orchestre endiablé. La belle Irène n'avait pas encore revêtu son costume de scène. Elle était en robe du soir et conversait, au bar, avec un personnage que Julien voyait de dos et qui n'était autre que M. Pascal. Auprès d'eux se tenait l'un des porte-parole de « N° 1 », un petit homme à physique de gangster nommé Charley.

— Rentré quand? demanda à mi-voix Charley.

— Ce matin, par la route! répondit Pascal.

— Tu es fou de te montrer ici! reprocha Irène à Pascal. Tu vois le type, là-bas, seul à une table? C'est le bras droit de Vernier.

— Il est repéré! affirma Charley après un rapide coup d'œil vers Julien.

Charley s'éloigna, vaquant à ses occupations officielles de gérant du *Caprice*.

— Les documents de Reinhardt? demanda Pascal à Irène.

— Chez lui, dans son bureau! répondit à mi-voix la jeune femme.

— Fais ce qui est convenu! jeta Pascal tout en dégustant son whisky.

Irène, souriante, s'approcha de la table de Julien et parut surprise de voir le jeune homme.

— Monsieur Julien! s'exclama-t-elle. Vous avez abandonné notre ami Reinhardt?

— Ma mission est terminée officiellement! répondit Julien sur le même ton amical et empressé.

Peu de temps après, Julien remarqua que Pascal réglait ses consommations et quittait discrètement le bar. Désireux de savoir où se rendait l'interlocuteur d'Irène, Julien se leva également et suivit Pascal dans la rue. Sur le seuil du *Caprice*, Julien échangea un regard rapide avec Fred, qui surveillait les allées et venues, posté dans sa voiture. Puis Julien s'éloigna, sans perdre de vue Pascal, qui marchait d'un pas rapide.

Soudain, Charley, qui s'était dissimulé dans une encoignure et guettait Julien, vit apparaître le jeune homme. Il leva sa matraque et, d'un coup sec, assomma Julien, qui roula sur le sol. Charley allait frapper à nouveau Julien lorsqu'il vit accourir Fred. Le gangster s'enfuit alors précipitamment. Fred releva son camarade avec inquiétude. Julien n'avait pas



de blessure grave. Il décida d'aller se faire soigner rapidement chez Monique, tandis que Fred, à sa place, irait observer la faune du *Caprice*.

Robert retrouva Julien chez Monique.

— Félicitations, mon cher! dit Vaminy à Robert Vernier lorsque celui-ci se présenta au bureau de Doirel. Beau travail! L'affaire de Dakar est liquidée!

— Nous ne tenons pas le « N° 1 »! regretta Robert.

— Mais vous l'avez vu! fit remarquer Doirel.

— On le dirait! reprit Robert. Pourtant je m'étonne que ce type se soit montré à visage découvert!

— Il espérait vous descendre dans la bagarre! observa Vaminy. Alors, quelle importance...

— Évidemment! approuva Robert. Et Julien, que devient-il?

— On ne l'a pas vu depuis quelques jours, répondit Doirel. J'ai l'impression qu'il tient une piste...

Le pauvre Julien était surtout occupé, en ce moment même, à faire panser par Monique son cuir chevelu fendu par Charley.

— Mon pauvre vieux! s'apitoya la jeune fille. Où ça t'est-il arrivé?

— En sortant du *Caprice*, répondit machinalement Julien qui, aussitôt, regretta d'avoir donné à sa sœur cette précision.

— Du *Caprice*? s'étonna l'incorrigible reporter. Pourquoi? Il se passe des choses intéressantes, dans cette boîte? — Oh! non, supplia Julien. Je t'en prie, Monique! Tu m'as dit que tu avais promis à Robert de rester tranquille!

— Bien sûr! s'écria Monique. Mais il faut que tu te reposes; alors, si tu es sur une piste, maintenant que je suis au courant, je peux te remplacer...

— Ne t'occupe pas de ça! gémit Julien. Fred est là-bas, il s'en occupe, tiens-toi tranquille!

Monique acquiesça, mais à regret. Fred, pendant ce temps, s'installait à son tour au *Caprice* devant un verre d'alcool et attendait les événements. Il eut tout d'abord la surprise de reconnaître, en la personne d'un des maîtres d'hôtel de l'établissement, le mystérieux homme à l'imperméable qui, le jour des essais de l'avion Reinhardt, faisait le guet sur le terrain. Décidément, la surveillance du *Caprice* était une bonne idée; l'établissement était certainement le repaire de la bande. Fred redoubla d'attention. Il vit entrer Reinhardt, qui s'installa à une table et se mit à boire force champagne, tout en faisant sa cour à Irène. Celle-ci disparut bientôt pour réparer en scène, où elle dansa avec grand succès le ballet « Macomba ». L'attraction terminée, Reinhardt, qui buvait toujours, sembla montrer de l'impatience et se mit à guetter le retour d'Irène. Enfin la petite porte des coulisses livra passage à la danseuse, qui avait troqué son costume de scène contre sa tenue du soir. Elle était enveloppée dans une étole de fourrure. Reinhardt l'accueillit avec empressement

— Ah! non, s'écria Julien. Tu ne vas pas recommencer!

— Bon! approuva Monique à regret. Tout de même, je trouve bizarre qu'on ait su tout de suite que Robert partait pour Dakar. Il y a quelqu'un qui vous surveille... et qui est bien renseigné!

Le téléphone sonna. Monique décrocha et entendit Fred qui demanda à parler à Julien.

— La nommée Irène vient de rentrer avec Reinhardt! annonça Fred. Oui, chez lui. Je suis tout à côté. Reinhardt était passablement éméché.

Julien et Robert décidèrent aussitôt de rejoindre Fred et de surveiller les agissements d'Irène. Sans doute l'aventurière allait-elle tenter de s'emparer des plans.

Quelques instants plus tard, les trois jeunes gens, qui observaient attentivement la porte de l'immeuble de Reinhardt, virent Irène apparaître sur le seuil. Elle serait contre elle son petit sac du soir et jeta, de droite et de gauche, un regard qui vérifiait si la rue était déserte. Fred, Robert et Julien sortirent de l'ombre et entourèrent rapidement la jeune femme. Irène eut un sursaut et tenta d'ouvrir son sac, duquel Fred s'empara aussitôt.

— Donne ça, mignonne! ordonna Fred avec calme.

Il ouvrit le sac. Les plans s'y trouvaient. Fred passa les documents à Robert et rendit le sac à Irène.

— Ça va! dit Robert. Elle peut filer.

Les plans de l'avion Reinhardt ne tomberaient pas aux mains des gangsters. Irène jeta sur les trois jeunes gens un regard haineux :

— Vous me paierez ça! dit-elle en s'éloignant.

— Tu n'ouvres prudent de la laisser partir? chuchota Julien à Robert.

— Nous n'avons qu'elle pour nous conduire jusqu'au « No 1 »! répliqua Robert en montant vivement avec Julien dans l'auto qui les avait amenés.

Pendant ce temps, Fred courut chez Reinhardt afin d'éclairer l'inventeur sur les agissements d'Irène et de le rassurer s'il s'était aperçu de la disparition des plans.

Robert et Julien étaient satisfaits de leur soirée. Ils étaient loin de prévoir le nouveau coup qui allait les frapper. En quittant Robert, Julien se rendit chez sa sœur. Monique était absente. Angoissé, Julien l'attendit toute la nuit. Le jour venu, il téléphona à Robert pour lui faire part de ses inquiétudes : Monique n'avait pas reparu.

Robert rejoignit Julien en hâte. Les deux jeunes gens pensèrent tout d'abord que Monique était partie en reportage. Ils se renseignèrent au *Grand Journal* : on n'avait pas fait appel à l'homme Gambier cette nuit-là. Soudain, Julien sursauta :

— Bon sang! Je parie qu'elle est allée au *Caprice*!

Il se rappela avec quel élan sa sœur lui avait demandé : « Il se passe donc des choses intéressantes, au *Caprice*? » L'incorrigible avait cédé à sa tentation de se mêler à l'aventure... Comme pour donner raison aux appréhensions de Julien, le téléphone sonna.

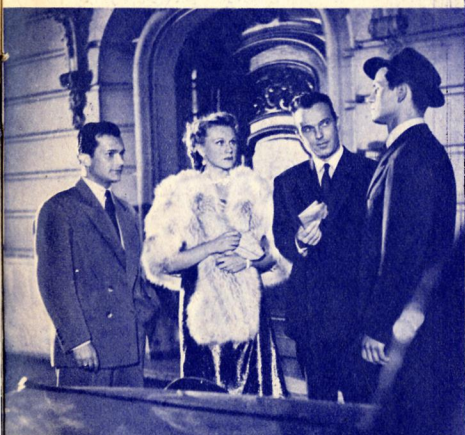
— C'est Irène! annonça Julien, anxieux. Elle veut te parler.

Robert prit l'appareil et entendit la voix triomphante d'Irène :

— Monsieur Vernier? J'avais dit que vous me paierez certaine petite plaisanterie! C'est fait : M^{lle} Monique Gambier est près de moi!

Monique était au pouvoir des bandits! Quel prix allaient-ils exiger en échange de sa liberté, de sa vie, peut-être?... Atterré, Robert

Irène, Pascal et leurs complices tenaient Monique prisonnière.



Julien, Robert et Fred obligèrent Irène à rendre les documents.

Quelques minutes plus tard, le couple quittait *Le Caprice*. Fred se leva et

suiivit Reinhardt et Irène.

En quittant Doirel et Vaminy, Robert Vernier, qui cherchait à joindre Julien, eut la joie de le trouver chez Monique. Julien raconta à Robert l'agression dont il avait été victime. A son avis, c'était la belle Irène qui l'avait signalé à ses complices.

— Tu n'as pas fait part à Reinhardt de tes soupçons sur cette fille? demanda Robert.

— Il affirme qu'elle est la plus honnête femme du monde! soupira Julien.

— Je pense qu'elle fait partie de la bande! renchérit Monique. Je me demande même si ce n'est pas elle qui me passe ces informations si précises! Il faudrait que je la voie!



entendit, succédant à la voix d'Irène, une voix d'homme, qui était celle de Pascal.

— Monsieur Vernier ? dit Pascal. Ce soir, dix heures, devant la gare d'Auteuil.

— Qui êtes-vous ? cria Robert.

— Sans intérêt ! reprit la voix. Apportez les plans. Sinon, tant pis pour M^{lle} Gambier...

Pascal raccrocha vivement. Julien regarda Robert avec consternation :

— Que vas-tu faire ? murmura-t-il.

— Je vais aller à ce rendez-vous ! décida Robert. Je leur remettrai non pas les plans, mais de faux plans. Le Service m'en fabriquera. Courage, mon vieux, nous la tirerons de là ! Ce soir-là, à dix heures, Robert était exact au rendez-vous des bandits. Le terre-plein de la gare d'Auteuil était désert. Soudain, deux hommes surgirent et murmurèrent à Robert : « Suivez-vous ! »

Robert fut conduit auprès d'une traction noire dans laquelle on le fit monter. Les deux hommes s'assirent auprès de lui. La voiture démarra vivement. Mais, tapi dans l'ombre, Julien, qui avait accompagné Robert, observait attentivement la scène.

Très calme, Robert constata que la voiture s'enfonçait dans le bois de Boulogne, le franchissait, s'éloignait de Paris à toute vitesse. Il savait que Julien, montant une moto silencieuse que les bandits ne pouvaient pas détecter, suivait la traction noire. Tout avait été prévu pour surveiller les agissements des bandits, découvrir leur repaire et alerter le Patron.

Robert, sachant fort bien qu'il serait fouillé, n'avait dans ses poches aucune arme. Tandis que l'un des bandits vérifiait le contenu de ses poches, Robert se tourna vers l'autre et, sans surprise, le reconnut :

— Tiens ! sourit-il. Cette vieille fripouille de Martinzal !

Comme on se retrouve ! Martinzal émit quelques grognements menaçants. Robert s'installa commodément, comme pour se préparer à une promenade. Quelques instants plus tard, la voiture ralentit, en pleine campagne, devant une villa silencieuse. Tandis que la traction noire s'arrêtait et que Martinzal faisait vivement entrer Robert dans la maison, Julien apparut, chevauchant sa moto. Il considéra longuement la villa, sa situation, ses issues, puis, faisant demi-tour, il roula à toute vitesse vers le plus proche village. Là, il appela Fred au téléphone et le mit au courant :

— Et dépêche-toi ! conclut Julien. Et dis au Patron qu'il amène du monde !

Pendant ce temps, Robert était introduit dans un vaste bureau où se tenaient Pascal et Irène.

— M^{lle} Gambier est ici ? demanda Robert.

— Oui, répondit Pascal. Les documents ?

— Voilà ! Vérifiez ! répondit Robert en posant sur le bureau une vaste enveloppe.

— Bien ! sourit Pascal. Mais nous sommes obligés de prendre quelques précautions. Il nous faudrait donc un peu de temps pour faire expertiser ces documents. Quand nous serons sûrs de leur authenticité, nous vous rendrons M^{lle} Gambier. D'ici là, elle demeurera ici. Quant à vous, cher monsieur, vous êtes libre. Nous allons vous faire reconduire où vous voudrez...

Robert dissimula qu'il était consterné. Les plans étaient faux, on ne tarderait pas à s'en apercevoir. Comment délivrer Monique ? Julien avait-il pu alerter le Patron ? Celui-ci arriverait-il à temps ?

Les hommes de Pascal avaient infligé à Robert une sévère correction.

— Chérie, dit Pascal à Irène, tu peux nous laisser. Rentre à Paris !

La danseuse sortit après avoir décoché à Robert un perfide sourire.

— Alors, reprit Pascal en se retournant aimablement vers Robert, que décidez-vous ?

— Mais, de m'en aller, tout simplement ! approuva Robert en imitant le ton agréablement moqueur de son interlocuteur.

Mais il plongea vivement la main dans la serviette de cuir qui lui avait servi à apporter les faux plans. La serviette contenait un pistolet automatique qu'il braqua sur Pascal.

— Prenez les documents et libérez immédiatement M^{lle} Gambier ! ordonna Robert.

Pascal ne répondit pas et feignit de réfléchir à la proposition. A vrai dire, il avait vu que Martinzal se préparait à tirer sur Robert et il attendait calmement. Mais Robert devança Martinzal et, faisant légèrement dévier son arme, il tira. Martinzal s'écroura, touché à mort. Par malheur, le mouvement de Robert donna à Pascal le temps de riposter : il se rua sur le fiancé de Monique, empoigna son automatique. Robert, virtuose de la bagarre, allait faire lâcher prise à son ennemi lorsqu'un renfort inattendu donna la victoire à Pascal : trois de ses sbires, alertés par le coup de feu, entrèrent dans la pièce et se ruèrent sur Robert. Après s'être farouchement défendu, Robert dut céder au nombre.

— Enfermez-le en bas et attendez mes ordres ! jeta Pascal à ses hommes.

Les deux bandits entraînent Robert vers les caves de la villa.

Pendant ce temps, Julien, posté devant la maison, attendait nerveusement ses camarades. Enfin une voiture parut. Elle amenait Fred, Vaminy et trois hommes bien entraînés que Fred appelait ses « durs ».

— Avec l'équipe du Patron, ce serait encore mieux ! regretta Julien.

— Le Patron n'est pas arrivé ? s'étonna Vaminy. Il est parti avant nous ! Nous ne pouvons pas agir s'il n'est pas là ! Attendons-le !

— Robert et Monique sont en danger ! objecta Julien.



Moi, je prends le risque, tant pis ! Allons-y !

Ils se glissèrent dans la villa, assommèrent les gardiens, surpris. Julien braqua son revolver sur l'un des bandits et ordonna :

— Les prisonniers, vite !

— Dans les caves ! bégaya l'homme, blême de peur.

Julien et Fred se firent conduire jusqu'aux cachots et délivrèrent d'abord Robert, puis Monique. Pendant ce temps, Vaminy pénétra dans le bureau de Pascal. Mais celui-ci, percevant les bruits, avait deviné que la villa était attaquée. Il avait fait l'obscurité dans son bureau et attendait ses agresseurs. Dès que Vaminy fut dans la pièce, Pascal redonna brusquement la lumière et braqua sur l'intrus un pistolet automatique.

— Les bras en l'air ! ordonna Pascal à Vaminy.

Robert, dans le bureau de Doirel, examina les douilles des balles criminelles.



Vaminy obéit. Sans le quitter des yeux, Pascal gagna la porte-fenêtre qui s'ouvrait derrière son bureau.

— Vous ne pourrez pas vous échapper, dit calmement Vaminy.

Pascal ne répondit pas et le contempla avec attention. En même temps, à tâtons, il ouvrait derrière lui la porte-fenêtre. Et, soudain, il sauta au dehors. En même temps, Vaminy, qui avait sorti un automatique de sa poche, fit feu et atteignit Pascal. Mais celui-ci ne devait être touché que légèrement, car, malgré une grimace de douleur, il continua son mouvement et disparut dans la nuit.

Vaminy, entendant des bruits de pas dans le couloir, ouvrit la porte : Robert, Julien, Monique apparurent.

— Le « N° 1 » ! cria Vaminy. Il s'est enfui par la fenêtre ! Je l'ai touché !

— Nous tenons le reste de la bande ! annonça Robert.

— Oui, reprit Vaminy, mais le chef nous échappe.

— On le retrouvera ! s'écria Julien.

Monique, vaincue par les émotions de cette journée mouvementée, se jeta dans un fauteuil. Tandis que Robert se penchait tendrement sur elle, on entendit un bruit de moteur.

— Voilà le Patron ! annonça Julien.

— En effet, Doirel apparut bientôt, suivi de son équipe.

— Alors, Vernier ? s'enquit le Patron. Pas de casse ?

— Pas trop ! répondit Robert. Mais vous ? Un pépin ?

— Une panne assez grave, regretta Doirel. Une bielle coulée, je crois !

— Curieux ! fit observer Robert.

— Oui, étrange coïncidence, n'est-ce pas ? renchérit Doirel.

— Aucune personne étrangère au service n'a pénétré ici aujourd'hui ? demanda Robert.

— Oh ! non, répondit le gardien.

Il y eut un silence. Robert ajouta, comme à regret :

— 'Et... du Service ?

— Ah ! oui, répondit le gardien, tout en continuant son inspection. Quelqu'un est venu. Il ne m'a pas vu : j'étais à genoux, là-bas, je travaillais sur une...

Il n'acheva pas. Un coup de feu claqua. Le gardien s'éroula, touché à mort.

Lorsque Robert, pâle et ému, pénétra dans le bureau de Doirel, celui-ci venait de recevoir un coup de téléphone de Fred et Julien : Irène se trouvait au *Caprice*, ainsi que Pascal. Doirel décida de transporter au *Caprice* toute son équipe.

— Alerte ! Bertrand, Martin et Vaminy ! ordonna-t-il dans le dictaphone. Je les attends immédiatement !

Robert s'approcha du Patron et dit gravement :

— Le gardien vient d'être tué au moment où il allait me révéler le nom du saboteur de votre voiture... Quelqu'un du Service...

— Du Service ? répéta Doirel, frappé.

Robert s'assit, réfléchissant profondément. Il prit dans sa poche un objet qu'il avait ramassé, quelques instants auparavant, sur le tapis du bureau de Pascal, après la fuite de celui-ci par la fenêtre : c'était une douille éjectée par un pistolet automatique. Il l'examina à la loupe. Puis il en examina une autre, ramassée dans le garage après la mort du gardien. Enfin il reposa la loupe sur le bureau, remit les douilles dans sa poche et attendit les ordres de Doirel.

— Fred et Julien viennent de téléphoner, expliqua le Patron. Nos oiseaux sont au dancing. Nous y allons aussi... La sonnerie du dictaphone retentit. Doirel brancha le haut-parleur :

— Bertrand et Martin partent ! annonça la voix d'un secrétaire. Vaminy ne répond pas !

— Tant pis ! répondit Doirel. Descendons.

Quelques instants plus tard, le Patron, Robert, Bertrand et Martin rejoignaient Fred et Julien au *Caprice*.

— Le type de la villa est arrivé il y a bien vingt minutes ! expliqua Julien. Mais j'ai risqué un coup d'œil dans la salle : il n'y est pas !

— La bande doit être réunie dans un coin de la boîte, dit Robert. Il faudrait pénétrer dans les coulisses et les bureaux. C'est là qu'ils ont certainement leurs cachettes...

— J'ai l'impression que ça va barder ! sourit Julien. Heureusement que Robert a fait garder ma sœur. Il ne manquera pas qu'elle !...

— Comme pour répondre à ce souhait ingénu, la voix de Monique se fit soudain entendre. La jeune fille vitupérait contre Bertrand qui venait de la découvrir dans un coin des coulisses. L'incorrigible avait flairé le reportage sensationnel et, échappant à ses gardiens, elle était venue au *Caprice*. Julien, excédé, la fit enfermer par Martin dans un coin du poste d'eau.

Doirel et Robert pénétrèrent dans la salle alors que le ballet « Macamba » allait commencer.

Irène, dans sa loge, avait revêtu son costume de scène. Après d'elle se tenait Pascal, qui lui racontait l'attaque de la villa. Irène et Pascal étaient loin de se douter que leur chef, le mystérieux « N° 1 », n'était pas loin d'eux et entendait toutes leurs paroles. Le bureau de « N° 1 » était attenant aux coulisses ; on y accédait grâce à un dispositif secret qui, caché dans la machinerie, faisait basculer un panneau et libérait une porte invisible. Seuls Charley et l'homme à l'imperméable con-

Robert découvre Pascal dans la loge d'Irène.



Pascal annonça à Irène son intention de fuir avec elle.

Fred et Julien repartirent les premiers pour Paris, afin de reprendre la surveillance du *Caprice*

et de sa faune. Robert confia Monique à deux de ses hommes, qu'il chargea de ramener la jeune fille chez elle. Lui-même rentra au Service avec Doirel et Vaminy.

En arrivant à Paris, Doirel voulut passer quelques instants à son bureau. Robert déclara qu'il avait quelque chose à vérifier au garage. Vaminy préféra rentrer chez lui.

Au garage, Robert s'intéressa à la voiture du Patron, la fameuse voiture accidentée, cause du retard de Doirel. Le vieux mécanicien qui gardait le garage était précisément en train d'examiner cette voiture. Il soupira avec indignation :

— Regardez-moi ça ! Dans quel état !

— Accident ? interrogea Robert.

— Accident ! s'écria le vieux. Sabotage, oui ! La tuyauterie d'huile a été arrachée !





— Ne bougez pas, ou je tire ! menaçait Robert.

naissaient « N° 1 » et sa retraite. Le bureau de « N° 1 » comportait un haut-parleur qui, à l'aide d'installations dissimulées dans les murs, dans les tapisseries, dans les meubles, permettait au

chef d'entendre ce qui se disait dans chaque coin de l'établissement. Pour l'heure, « N° 1 », dans son bureau, écoutait avec attention la conversation qui se déroulait dans la loge d'Irène : — Tu vois ! disait Pascal. Je n'ai qu'une égratignure ! C'est une chance. Mais ça pourrait ne pas durer. Alors j'arrête les frais. Je suis venu ici pour toi. Ton numéro fini, on décampe ! — Où prendrons-nous de l'argent ? soupira Irène. — J'ai la caisse, je la garde ! répondit Pascal. — Tu as bien réfléchi ? reprit Irène. Et le chef ? — J'ai l'impression que lui aussi va abandonner, dit Pascal nerveusement. Je préfère ne pas l'attendre. Et je me méfie de Charley.

« N° 1 » coupa l'audition. Le ballet allait commencer ; le régisseur venait chercher Irène pour qu'elle entrât en scène. Et « N° 1 » en avait assez entendu...

Robert, dès qu'Irène eut commencé de danser la « Macomba », résolut d'aller inspecter la loge de la danseuse en son absence. Il se glissa dans les coulisses, ouvrit prudemment la porte de la petite pièce... et se trouva en face de Pascal. Il sourit. Pascal haussa les épaules, fataliste :

— Vous n'avez rien contre moi ! dit-il. Je ne suis pas le « N° 1 » ! — Vraiment ? railla Robert. — Je ne l'ai jamais vu, reprit Pascal. Ses ordres étaient presque toujours transmis par téléphone. — Dommage ! reprit calmement Robert. Vous seriez donc seul pour régler l'addition. Et elle sera lourde ! — Je ne sais pas qui est le « N° 1 » ! reprit Pascal. Mais je m'en doute. Si je parle, me laisserez-vous filer avec Irène ? — Possible ! répondit Robert.

Ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs ne vit que la porte s'entreouvrait, sous la poussée d'une main tenant un revolver. — Ecoutez ! murmura Pascal. Je suis à peu près certain que c'est une personne de vos...

Deux coups de feu touchèrent Pascal, qui s'affaissa. — Le « N° 1 » reprit Pascal avec effort, c'est... c'est... Il n'acheva pas. Sa tête tomba sur sa poitrine. Il était mort. Robert rejoignit Doirel dans la salle : — Le gars de la villa vient d'être descendu, dit-il à mi-voix. Ce n'était que le bras droit de « N° 1 » ! — Bon sang ! répondit Doirel. Le chef va encore nous échapper ! — J'espère que non, toutes les issues sont gardées, reprit Robert. Surveillez la fille !

Irène poursuivait sa danse. Mais il était aisé de comprendre qu'elle ne dansait pas comme à l'habitude. Son regard angoissé, traqué, observait quelque chose dans la salle. Robert et Doirel, auxquels venait de se joindre Bertrand, remarquèrent qu'elle observait Charley. Celui-ci, installé à une table, près de la piste, conversait à voix basse avec un maître d'hôtel qui n'était autre que l'homme à l'imperméable.

Dans sa danse, Irène avait à manier un poignard. Charley ne la quittait pas des yeux, et la pauvre fille comprenait que l'heure de son exécution était venue. « N° 1 », avec la sûreté infernale qui lui était coutumière, avait certainement eu connaissance des projets de Pascal et de la danseuse. Charley, son âme damnée, avait déjà, peut-être, châté Pascal. Le tour d'Irène était venu. Tout en dansant, la jeune femme vit Charley chercher quelque chose dans sa poche. Follement, elle devança le geste du tueur et lança le poignard vers lui, à travers la piste. Il y eut un instant de tumulte, des cris ; Doirel et ses hommes coururent vers Charley. Le maître

d'hôtel détailla assez vite pour leur échapper. Mais Charley, maintenu par la solide poigne de Bertrand, n'alla pas loin.

— Embarquez-le ! cria triomphalement Bertrand.

« N° 1 », dans son bureau, avait branché sur la salle son écouteur privé. Il entendit les échos de l'arrestation de Charley et ne parut pas surpris lorsque le maître d'hôtel fit irruption dans le repaire en criant :

— Charley est fait ! — L'imbécile ! gronda « N° 1 ». Les documents, vite !

Le maître d'hôtel se précipita vers un petit coffre-fort. Il en sortit une grande enveloppe qu'il posa sur le bureau. « N° 1 » allait s'en aller avec son complice lorsque Robert apparut sur le seuil, arme au poing :

— Pourquoi se presser ? dit-il calmement. Il marcha vers « N° 1 », l'obligea à lever les mains, à montrer son visage en pleine lumière : c'était Vaminy !

— Ne bougez pas ! conseilla Robert. Ou je tire !

Julien, armé lui aussi, s'était glissé près du maître d'hôtel, le tenait en respect. Doirel entra, comprit aussitôt, domina son trouble pour jeter des ordres. Soudain, l'obscurité se fit : Vaminy, du bout de son pied, avait manœuvré un interrupteur dissimulé sous le bureau. Profitant de la confusion, le traître s'enfuit en courant. Julien tenta de se jeter à sa poursuite. — Inutile ! dit Robert en retenant son camarade. Tout est prévu.

En effet, Fred était posté dans le couloir. Doirel manœuvra le commutateur, redonna la lumière. On vit apparaître Bertrand, qui venait d'inspecter la salle et les coulisses après l'arrestation de Charley.

— La danseuse est dans sa loge ! annonça Bertrand. Elle a vu le corps de son ami. Elle fait peine à voir. Une vraie loque... — Oubliions-la ! dit Doirel. Elle a payé. Occupez-vous de celui-ci ! ajouta-t-il en désignant le maître d'hôtel.

Bertrand s'acquitta de cette tâche avec plaisir. Il avait un compte à régler avec « l'homme à l'imperméable », qui l'avait tant irrité sur le terrain de Nonancourt...

Soudain, des coups de feu crépiterent dans le couloir. Quelques secondes passèrent, puis Fred parut, tenant à la main son arme fumante.

— Il allait s'échapper ! murmura Fred. Alors... Il n'ajouta rien, mais contempla avec émotion l'arme qui venait de tuer Vaminy. Justice était faite. Le « N° 1 » n'était plus.

— Vous soupçonniez Vaminy ? demanda Doirel en prenant Robert à part tandis que Julien et Fred s'occupaient des documents.

— Oui, répondit Robert. Il était entré chez nous à une époque si bouleversée qu'on ne s'était pas montré très exigeant sur ses antécédents. Et c'était le seul nouveau du Service à savoir que j'allais à Dakar... De plus, il faisait de fréquentes allées et venues par ici, et pourtant on ne le voyait jamais au dancing. Enfin, ceci...

Il sortit de sa poche les douilles ramassées dans la villa et dans le garage :

— Toutes percutées par son automatique ! expliqua Robert. Il a tiré sur son acolyte pour se forger un alibi, ensuite sur notre malheureux gardien...

— Vous aviez donné l'ordre de l'abattre s'il tentait de fuir ? dit Doirel.

— Oui, répondit Robert. — Vous avez bien fait, mon petit, soupira le Patron. Le Service ne sera pas sali...

Tout en parlant, ils étaient arrivés dans la salle et allaient franchir le hall lorsqu'une voix indignée les fit sursauter et sourire : c'était Monique, que Martin avait toutes les peines du monde à calmer.

— Julien me paiera ça ! proclamait la journaliste, que Martin avait dûment enfermée et surveillée, la privant ainsi, sur l'ordre de son frère, du plus sensationnel reportage de sa carrière.

— Allons, chérie ! supplia tendrement Robert. Soyez sport !

Il enlaça la jeune fille qui s'apaisa un peu. Doirel, paternellement, poussa les fiancés au dehors. Ils avaient bien mérité d'oublier un instant l'aventure, de s'occuper de leur amour et de faire des projets d'avenir.

Dans le dancing, le tumulte s'était apaisé. L'orchestre avait repris ses rythmes exotiques. Julien et Fred, eux aussi, s'accordaient une agréable récréation : pour l'un, c'était une ravissante blonde, et, pour l'autre, une superbe brune. Indulgent, le Patron leur adressa un petit sourire complice et rentra seul au bureau.

FIN

Cherchez-vous? MÉTIER ou SITUATION



d'avenir dans ces activités : Agriculture, Automobile, Assurances, Aviation, Banque, Cinéma, Colonies, Commerce, Complémentaire, Dessin industriel, Économies, Édition, Électricité, Exportation, Fiscalité, Forêts, France, Héliologie, Journalisme, Marine, Mécanique, Météo, Mines, Police, Publicité, Secrétariat, S.N.C.F., Topographie, Transports, Travaux publics, Ventes, V.T.S., Emplois d'été (2 sexes), etc... Demandez l'ÉVENTAIL DES CARRIÈRES, n° 745 à et c. **CONCILIUM**, envoi gratuit. ÉCOLE AU FOYER, 39, rue D.-Rochereau, PARIS. 25 ANS DE MILLIERS DE SUCCÈS.

Une machine à calculer pour le prix d'un stylo ?
"ADDIATOR", machine à calculer, garantie 3 ans. Prix 4.200 fr. Demandez notice 0-6 (gratuite). USINE, 114, rue Malherbe, Bordeaux.

Mme AMY VOYANTE — Prédit des dates exactes.
Correspondance, 1, r. Gonnet, M° Nation.

GRANDIR
Le vous reliez le secret condition pour grandir. Sans engagement de votre part. Écrire à Prof. MAUD, 11, rue Godebout, 51107, Metzville Prie. (Journal 2 fois par semaine).

VINCENT SCOTTO Souvenirs Paris

Un matin, à Paris, débarquant du train de Marseille, un jeune homme, une guitare sous le bras, frappe à la porte de Christine, au 33 du faubourg Saint-Martin.

Vincent SCOTTO vient de prendre contact avec le quartier où vivent toutes les gloires du « Café Concert ». Dans cette ambiance, ce sera pour lui le départ d'une carrière extraordinaire, et de son modeste bureau du 3 de la rue Gustave-Goublier s'envoleront les succès qui firent sa consécration.

Dans son livre de souvenirs, Vincent SCOTTO nous fait vivre dans l'ambiance de ce milieu d'artistes, en une suite d'anecdotes spirituelles. Le lecteur se trouve ainsi avec Mistinguett, Bach, Dranem, Harry Pilcer, Georges Carpentier, Crok, Tréki, Josephine Baker, Maud Loty, Yves Mirand, Albert, Marcel Pagnol, Maurice Chevalier, Henri Jeanson, Tino Rossi, Raimu, Tito Schipa, etc...

Passez un moment agréable en lisant ce volume. Envoi immédiat dès réception de la somme de 280 francs adressée à :

AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION
8, rue du Croissant, PARIS (2^e).
C. C. P. Paris 579-07.

GRANDIR
ALONGÉZ BUSTE, JAMBES, 25 autres exercices. Heures, 100 francs. Améliore. Succès garanti. Notice broch. contre 2 timbres. UNIVERSAL O.4.
13, Rue A.-D. Cloye, PARIS-14

COPIES D'ADRESSES

Vos loisirs deviendront pour vous une source de revenus en copiant des adresses pour la diffusion de notre Café. Écrire avec une enveloppe portant votre adresse aux **BUREAUX FRANCO-COLONIALES**, Ser. 510 Annemasse (Haute-Savoie)-FRANCE.

PUIS-JE RÉUSSIR ?

(Amour, affaires, etc.)
Env. deux timbres au Prof. ANDRÉ (Ser. M. F. 271), 11, r. Champêtre, Toulouse. L'analyse : 150 fr. Paiement sans délai, satisfaction. Joindre env. timbre avec adresse et 30 c.p. de 15fr. pour frais.

GRANDIR
RAPIDEMENT à tout âge, villageois, boules de JAMES SEALES (prix 4 fr. en deux fois) ou de APARÉS AMERICAIN GARANTI, succès certain, mode illustrée sans frais, aucun engagement. Description 100 c. contre 2 timbres. GUYMARC 18 B.V. Hoge, NICE, Ser. 267.

APPRENEZ A DANSER

seul, chez vous, en quelques heures, Danses en Vogue et Claqueuses, avec notre Méthode très facile. Notice gratuite contre envelopp. timb. portant adresse. Succès garanti. RIVIERA-DANSE (P), 43, r. Pastorelli, NICE.

estomac propre
intestin libre
sang pur



PILULES DUPUIS
CONTRE LA CONSTIPATION
PARIS 1927

Complétez votre collection de

MON FILM

Les numéros intermédiaires de MON FILM manquant dans vos collections sont épuisés.

Numéros à 10 francs.

- 117 — L'Impécable Henri.
- 127 — Mâter de fous.

Numéros à 12 francs.

- 164 — Jean de la Lune.
- 185 — L'Homme au abolo.
- 170 — Tous les deux.
- 251 — La Femme aux cigarettes.
- 193 — L'Homme de la Tour Eiffel.
- 194 — Hésiter tourment.
- 186 — Lucie Belle.
- 200 — L'Accusé n° 13.
- 201 — Chânes congéjales.
- 204 — Le signe du Bélier.
- 207 — Madame Parliam.
- 211 — Tous les chemins mènent à...
- 212 — Valse brillante.
- 213 — Le Voleur bleu.
- 214 — L'Érétic.

Numéros à 15 francs.

- 215 — La Valse de Paris.
- 217 — Mimi Panam.
- 218 — Au P'tit Roue.
- 220 — Agnès de zinc.
- 221 — Maitry.
- 222 — Boulevard des Passions.
- 224 — Les Amants du Capricorne.
- 229 — Le poisson porte le colécté.
- 234 — Le Grand Tourbillon.
- 235 — Entrons dans la danse.
- 238 — Meurtres.
- 237 — L'Homme de joie.
- 244 — Femmes sans nom.
- 245 — Quelque ville dort.
- 246 — Le portrait de Jeanne.
- 248 — Jennifer.
- 249 — Un Sourire dans la tempête.
- 250 — La Ville écorchée.
- 251 — La Rue sans loi.
- 252 — Caricature.
- 253 — Vive Monsieur le Maire.
- 254 — Païsage dans la rue.
- 255 — Mon phoque... et autres.
- 256 — Demain, nous divergions !
- 257 — No, No, Neante !
- 258 — Les sœurs Casse-cou.
- 259 — Paris d'Orion.
- 260 — On ne se fait pas les gloches !
- 261 — Le Fauve en liberté.

- 262 — Les petites Cardinal.
- 263 — Équité à Chicago.
- 265 — La femme à l'écharpe paillonnée.

Numéros à 20 francs.

- 267 — Le Roi du Tabac.
- 266 — Les miracles n'ont lieu qu'une fois.
- 269 — Boulevard du Crépuscule.
- 270 — Bel Amour.
- 271 — Amour au créoleter.
- 272 — L'étrange Madame X...
- 273 — Trois petits mots.
- 274 — Passion.
- 275 — Ville basse, ville basse.
- 276 — Le plus joli péché du monde.
- 277 — Térésa.
- 278 — Tosselli.
- 279 — Allons donc, papa !
- 280 — Ma femme est formidable.
- 281 — Miti, gare castrale.
- 282 — Le garçon savagette.
- 283 — La nuit est mon royaume.
- 284 — Les Femmes à abstraire.
- 285 — Seul dans Paris.
- 287 — La Gare.
- 288 — Juliette ou le ciel des songes.
- 289 — Capitaine sans peur.
- 290 — Jamais deux sans trois.
- 291 — Terre damée.
- 292 — Le maison Bonadieu.
- 293 — L'Accusé du Nord-Express.
- 294 — Nous irons à Monte-Carlo.
- 295 — Fort-invisible.
- 296 — Marie du bout du monde.
- 297 — La Vallée de la vengeance.
- 298 — Domestica.
- 299 — Sérendas au bureau.
- 301 — Secrestie de femmes.
- 302 — Coq au pâté.
- 303 — Esmeralda.
- 304 — Mammy.
- 305 — Tréfic au haute mer.
- 306 — Messaline.
- 307 — Un tramway nommé "Desir".
- 308 — La Femme perdue.
- 309 — Le Bal du printemps.
- 310 — L'Ange qu'on m'a donné.
- 311 — Le Charlier de stides.
- 312 — Mensonges.
- 313 — Les cloisons sonnent la charge.
- 314 — Une fille sur la route.
- 315 — Une place au soleil.
- 316 — Massacre au dentelles.
- 317 — France nocturne.
- 318 — L'Homme de ma vie.
- 319 — La vérité sur "Bébé" Donge.
- 320 — Seul au monde.
- 321 — La Fureur de l'Adieu.
- 322 — Capitaine Ardant.
- 323 — Agence matrimoniale.
- 324 — La Vallée des Géants.
- 325 — Coiffeur pour dames.
- 326 — Marqué au fer.
- 327 — Cette sacrée famille.
- 329 — Le Banquet des Fraudeurs.
- 330 — Duel sous la mer.

- 331 — Monsieur Taxi.
- 332 — Les conquérants de Carson City.

- 333 — Le Miras de Vénit.
- 334 — « Mère, Mère ».
- 335 — Dous heures de bonheur.
- 336 — Carnaval au Texas.
- 337 — Riches, jeunes et jolis.
- 338 — La Jeune Folie.
- 339 — Trésors.
- 340 — Elle et Moi.
- 341 — Un Américain à Paris.
- 342 — Le Fruit défendu.
- 343 — Il est minuit, Dr Schwetzer.
- 344 — Le Corsaire Rouge.
- 345 — Tambour battant.
- 346 — Le monde de femmes.
- 347 — Les amants de Tolide.
- 348 — Au Pays de la Peur.
- 349 — L'Appel du Destin.
- 350 — Bonhomme.
- 351 — Les Amants de minuit.
- 352 — Montagne rouge.
- 353 — Lettre ouverte.
- 354 — Le bouillanger de Valergue.
- 355 — Le Carrosse d'or.
- 356 — Le godfreux aux chimitres.
- 357 — Das Japone à l'horizon.
- 358 — Peking-Express.
- 359 — La « Malresse de fer ».
- 360 — Il s'en marrait Papa !
- 361 — Chanson sous la pluie.
- 362 — La Fugue de M. Paris.
- 363 — Mistoires interdites.
- 364 — Arrêt à Paris.
- 365 — La Taverne des Éviotés.
- 366 — L'Homme au masque de ciré.
- 367 — La Pocharda.
- 368 — Le Loi du silence.
- 369 — Les Sept jolies capitales.
- 370 — La mission du commandant Les.
- 371 — Le petit monde de Don Camillo.
- 372 — Un amour désempé.
- 373 — Grand gala.
- 374 — Les amours fléissées à l'aube.
- 375 — Sexualité.
- 376 — La maison du Silence.
- 377 — Allé... le "Vains".
- 378 — Le Bal de Géronimo.
- 379 — Le père et le Mademoiselle.
- 380 — Le miracle de Fatima.
- 381 — Le Bon Dieu sans confession.
- 382 — L'homme des valises perdues.
- 383 — Le grand secret.
- 384 — Sous le plus grand chapiteau du monde.

Chaque numéro est envoyé contre le somme de 10, 12, 15 ou 20 fr. (Ajoutez 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés. Plus ceux à l'étranger ; 2 fr. de port par exemplaire pour frais d'envoi.)

MON FILM
5, boulevard des Italiens, PARIS (2^e).
Avec envoi contre remboursement.

Collectionnez MON FILM

en employant la RELIURE SPÉCIALE

quel nous avons fait établir spécialement pour vous.

Un mécanisme simple vous permettra de confectionner vous-mêmes un volume qui aura sa place dans votre bibliothèque.

La collection de **MON FILM** constituera une véritable encyclopédie du cinéma. Cette reliure sera adressée contre mandat de 400 fr. Prise à nos bureaux : 350 fr. Envoyez un mandat à **MON FILM**, 5, bd des Italiens, Paris. (Chèques postaux Paris 5492-99.)

20^{fr.}

Sylviane Roy

MON
FILM